

MARIANA ZAPATA

ET PUIS
QUOI
ENCORE !

(LA PROPOSITION)

Lj

ET PUIS
QUOI
ENCORE !
(LA PROPOSITION)

MARIANA ZAPATA

ET PUIS
QUOI
ENCORE !
(LA PROPOSITION)

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maryline Beury*



Titre original
THE WALL OF WINNIPEG AND ME

© Mariana Zapata, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2019

À la mémoire d'Alan

Chapitre 1

Une chose était sûre : je finirais par l'étrangler. Un jour. Longtemps après que je serais partie, pour que personne ne me soupçonne.

— Annuler ? marmonnai-je sans m'attendre à un miracle pour autant. Mais, Aiden...

En général, quand je marmonnais de la sorte, je n'obtenais de sa part qu'un de ces regards condescendants qui lui avaient valu plus d'une bagarre. Du moins, de ce que j'en savais. Quand les commissures de ses lèvres s'incurvaient vers le bas et qu'il plissait les yeux ainsi, je n'avais qu'une envie : lui enfoncer un doigt dans le nez, comme nous le faisait ma mère quand nous étions petits et que nous nous mettions à bouder.

Souvent, j'imaginai lui infliger une mort sanglante – ou alors une fin plus sophistiquée, plus lente, en utilisant un mélange de nourriture et de produit vaisselle.

Tout en continuant de plonger sa cuiller dans un bol de quinoa assez grand pour nourrir une famille de quatre personnes, il émit un bruit :

— Vous avez bien entendu. Annulez, répéta-t-il comme on parle à une malentendante.

Je n'étais pas sourde. J'avais parfaitement compris ce qu'il m'avait dit dès la première fois où il l'avait dit.

Trop bien, même. Très clairement. Et c'était justement pour ça que j'avais de nouveau envie de le tuer.

Le cerveau humain a un fonctionnement absurde : il fait qu'on peut apprécier quelqu'un tout en rêvant de l'étriper. Par exemple, quand on a une sœur : on l'aime, mais on peut vouloir lui filer des coups de poing dans le ventre et lui dérrouiller l'usine à bébés juste pour lui donner une bonne leçon.

Comme je ne répondais pas, il ajouta, toujours imperturbable et sans me quitter des yeux :

— Je me fiche de ce que vous leur direz. Annulez, point barre.

Je dissimulai ma main droite dans mon dos pour faire un doigt d'honneur à Aiden. Comme si sa condescendance ne suffisait pas, il venait d'employer un ton qui avait fait monter mon agacement d'un cran. C'était le ton qu'il prenait pour m'envoyer le message : *Inutile de discuter, je ne changerai pas d'avis, ni maintenant ni jamais*. Je n'avais qu'à m'exécuter.

Je devais *toujours* m'exécuter.

Lorsque j'avais commencé à travailler pour monsieur le Défenseur de l'année de la Ligue Nationale de Football, élu à ce titre pour la troisième fois, il n'y avait que deux ou trois tâches que je n'aimais pas accomplir : marchander avec les gens, leur dire non, et plonger la main dans les déchets (oui, je faisais aussi la cuisine et le ménage pour lui). Mais il y avait une chose que je détestais faire – je veux dire, vraiment, *vraiment* –, c'était annuler des rendez-vous à la dernière minute. D'accord, ce n'était pas moi qui posais un lapin, c'était mon boss. N'empêche que cela me stressait et allait à l'encontre de mes valeurs perso. Un engagement était un engagement, non ?

Trop occupé à engloutir son deuxième déjeuner de la journée, à l'abri du reste du monde, il se souciait comme d'une guigne de la situation inconfortable dans laquelle il me jetait. Après la galère que ça avait été de programmer ce rendez-vous, j'allais devoir annoncer à l'agent d'Aiden que monsieur ne viendrait pas assurer sa séance de dédicaces au magasin de sport de San Antonio. Youpi.

Je soupirai, taradée par la culpabilité et le ressentiment.

— Mais vous leur aviez promis de...

— Je m'en fiche, Vanessa.

Il me lança de nouveau son regard qui tue. Mon majeur frémit et faillit se dresser.

— Dites à Rob d'annuler, ordonna Aiden tandis que son avant-bras de géant se levait pour lui permettre d'engouffrer une énorme fourchette de quinoa.

Il suspendit son geste et son regard sombre et buté chercha le mien.

— Quoi ? Ça vous pose un problème ? demanda-t-il.

Techniquement, non : cela faisait partie de mon boulot.

Seulement je n'aimais pas appeler son connard d'agent, alors l'appeler pour annuler une apparition publique deux jours avant la date prévue... Le mec allait péter un câble et diriger toute sa colère contre moi. Comme si j'avais la moindre influence sur le grand Aiden Graves, dit « le Mur de Winnipeg » ! Pour tout dire, la seule fois où j'avais eu l'impression d'orienter un de ses choix, c'était lorsqu'il hésitait entre plusieurs appareils photo. *J'ai autre chose à faire que de me renseigner sur ces machins-là, avait-il asséné, et c'est pour ça que je te paye.*

Ce qui n'était pas faux, du reste. Avec ce qu'il me payait et ce que Zac me versait de temps en temps, je parvenais à sourire – d'un sourire forcé, mais bon –, et à faire ce qu'il me demandait.

Se rendait-il compte de la patience dont j'avais fait preuve avec lui, ces deux dernières années ? Quelqu'un d'autre que moi l'aurait très probablement poignardé dans son sommeil. Moi au moins, quand je réfléchissais à la façon de le tuer, c'était le plus souvent par des méthodes indolores. Le plus souvent.

En fait, j'essayais de ne pas lui en vouloir. Depuis qu'il s'était déchiré le tendon d'Achille, à un mois à peine de la saison de l'an dernier, il avait changé. C'est vrai, quoi, rater presque trois mois de la saison régulière et devoir porter le chapeau parce que votre équipe ne se qualifie pas pour l'arrière-saison ou les play-off, ce n'était pas drôle. Par-dessus le marché, certains avaient cru qu'Aiden était fini, qu'il ne retrouverait jamais son niveau après ses six mois de convalescence et de rééducation. Sa blessure était loin d'être anodine, quand même.

Mais c'était Aiden. D'autres athlètes mettaient bien plus longtemps pour revenir sur le terrain – quand ils revenaient. Lui n'avait pas tardé. Seulement, je vous laisse imaginer l'enfer que cela avait été de conduire à ses séances de kiné et à tous ses rendez-vous un géant frustré et obligé de s'aider de béquilles ! Une épreuve ! Et il y a quand même une limite au nombre de désagréments que l'on peut endurer au cours d'une journée, même s'ils sont excusables – et très bien payés.

Aiden vivait pour sa passion. La perspective de ne pas pouvoir revenir devait lui avoir foutu une trouille panique, même s'il prenait sur lui et n'en disait rien. Je comprenais. Moi, comment aurais-je pris d'être blessée

aux mains et de courir ainsi le risque de ne plus jamais pouvoir dessiner... ?

Cela dit, sa mauvaise humeur avait atteint un niveau inédit dans toute l'histoire de l'univers. De *mon* univers. Ce qui n'était pas rien, sachant que j'avais grandi avec trois sœurs aînées qui avaient toutes leurs règles en même temps. Grâce à elles, la plupart des choses – et des gens – ne m'énermaient pas beaucoup. J'avais l'habitude d'être malmenée, et puis Aiden ne franchissait jamais la limite de se montrer désagréable jusqu'à la méchanceté. Disons qu'il était juste un peu con, parfois. Et peu civil (il ne s'excusait jamais. Jamais).

Un peu con, peu civil... mais un peu (un tout petit peu) craquant. Sans quoi, je me serais fait la malle depuis bien longtemps.

Il ne laissait pas les femmes indifférentes. Véritable armoire à glace, il aurait dû avoir les traits épais et irréguliers d'un homme des cavernes, mais évidemment, non. Ce phénomène aimait défier tous les préjugés. Malgré sa masse, il était intelligent, rapide, coordonné, et, autant que je sache, n'avait jamais assisté à un match de hockey (un plus, à mes yeux). Il n'avait dit « hein ? » qu'à deux reprises devant moi. Particularité inattendue, il était végétarien. Aucune protéine animale. Pas de bacon !

En gros, c'était une anomalie sur pattes : un joueur de football américain canadien, au mode de vie végétarien – il n'aimait pas se dire vegan –, fabuleusement bien proportionné et tellement beau que, plusieurs fois, j'avais failli remercier le ciel de me donner l'occasion de poser les yeux sur lui.

Aujourd'hui pourtant, je n'avais aucune envie de remercier qui que ce soit !

Aiden haussa les sourcils et braqua de nouveau sur moi ses beaux yeux marron (des yeux qui ne devenaient tendres que lorsqu'il voyait un chien).

Je hochai la tête lentement. J'avais la gorge serrée.

— Comme vous voulez, champion, dis-je avec un sourire forcé.

— Ils s'en remettront, affirma Aiden en haussant les épaules.

Sans exagérer, je jure que ses épaules étaient assez larges pour envelopper entièrement une petite personne !

— Ce n'est pas la fin du monde, ajouta-t-il d'un ton désinvolte.

Pas la fin du monde ? Les annonceurs risquaient de ne pas partager cet avis, et son agent non plus, mais Aiden Graves avait l'habitude de n'en faire qu'à sa tête. Personne ne lui résistait. C'est à moi qu'on disait « non » et je me débrouillais pour arranger les choses.

Il ne faut pas s'y tromper : contrairement à ce que pensaient certains, l'ailier défensif des Three Hundreds, l'équipe professionnelle de football américain de Dallas, n'était pas un sale gosse capricieux et ingérable. Malgré ses regards condescendants et ses bougonnements, il n'était jamais grossier et se mettait rarement en colère sans raison valable. Il était exigeant et savait exactement ce qu'il voulait, dans tous les domaines de sa vie. Qualité assez admirable en soi. Sauf que *mon* travail consistait à concrétiser ses demandes, que j'approuve ou non ses décisions.

Cela n'allait plus durer très longtemps.

Je sentais monter l'envie de lui coller ma démission.

Deux mois plus tôt, mon compte en banque avait *enfin* atteint une somme assez rondelette grâce à ma volonté farouche de m'en sortir, de mon acharnement

à faire des économies et à mon deuxième job. Mon objectif était atteint : j'avais réussi à mettre de côté une année de salaire. Le parfum de la liberté me chatouillait presque les narines.

Hélas, il y avait ce « presque ».

Je n'avais pas encore trouvé le cran d'annoncer à Aiden que je rendais mon tablier d'assistante-femme-de-ménage-cuisinière. Pourquoi hésitais-je ? Mon départ ne risquait pas de le traumatiser ! J'étais juste la fille à son service ; il ne devait même pas connaître mon âge (et encore moins le mois de mon anniversaire) !

— Pourquoi faites-vous cette tête ? me demanda-t-il soudain.

Je clignai des yeux, prise au dépourvu, et haussai les sourcils en jouant l'imbécile.

— Quelle tête ?

Cessant de manger, il plissa les yeux.

— Celle-là, répondit-il en donnant un petit coup de menton dans la direction.

Je fis mine de ne pas comprendre.

— Vous avez une objection ? lança-t-il.

J'avais toujours cent choses à lui dire, mais je le connaissais par cœur : il se fichait bien de savoir si j'avais quelque chose à dire ou non. Peu lui importait que mon avis soit différent du sien, ou que j'estime qu'il doit faire les choses autrement. Il ne faisait que me rappeler qui était le patron.

C'est-à-dire, lui.

— Moi ? Pas du tout.

Il me coula un regard entendu, puis ses yeux s'arrêtèrent sur ma main.

— Alors arrêtez de me faire des doigts d'honneur en douce.

Je pinçai les lèvres.

Cet homme était un vrai sorcier. Je le jure sur ma vie, c'était un sorcier. Un voyant. Doté d'un troisième œil. Chaque fois que je lui faisais un doigt d'honneur, il s'en rendait compte. Moi qui pensais être discrète...

— Très bien, grommelai-je.

Aiden grimaca vaguement. Puis il se désintéressa complètement de moi. L'ironie de l'affaire, c'est que si l'on m'avait dit, cinq ans plus tôt, que je ferais un jour le sale boulot de quelqu'un, j'aurais éclaté de rire. J'avais toujours eu des objectifs en tête, un projet. Devenir mon propre patron était l'un de ceux qui me faisaient rêver. Cela datait de mes seize ans et de mon premier job d'été : je bossais dans un cinéma et on avait hurlé après moi pour une brouille. Dès cet instant, j'avais compris que je détestais qu'on me donne des ordres et que, un jour, je travaillerais à mon compte. Je n'aimais pas recevoir des ordres.

Dans ma famille d'accueil, on affirmait que j'étais butée et têtue comme une mule – mon principal trait de caractère. Je ne visais pas les sommets et ne rêvais pas de devenir milliardaire. La célébrité ne m'attirait pas spécialement. Je voulais juste avoir ma petite affaire à moi, dessiner, devenir graphiste, et avoir assez d'argent pour pouvoir payer mes factures, me nourrir et m'offrir quelques petits extras. Pas question de compter sur la charité ni de pâtir des caprices de quelqu'un. L'instabilité, je l'avais subie suffisamment longtemps... Quand j'espérais que ma mère rentrerait à la maison sans avoir bu, que mes sœurs me feraient à manger en l'absence de notre mère, et que la dame des services sociaux me placerait au moins avec mon petit frère...

Bref, globalement, j'avais toujours su ce que j'attendais de la vie. Sauf qu'on ne vous prévient jamais que la route menant à l'accomplissement n'est pas une ligne droite bien tracée. Qu'elle ressemble plutôt à un labyrinthe. Vous marchez, vous vous arrêtez, vous faites demi-tour, vous vous fourvoyez, vous butez au fond d'une impasse. Alors il faut toujours se rappeler qu'il existe une issue. Quelque part.

Il ne faut jamais cesser de la chercher, cette fichue sortie, même quand on a envie de jeter l'éponge. Même quand il est plus facile et moins effrayant de se laisser porter par le courant que de se frayer son propre chemin.

Aiden repoussa le tabouret sur lequel il était assis et se leva, son verre vide en main. Chaque fois qu'il se levait, sa carrure à la Hulk semblait réduire sa cuisine aux dimensions d'une maison de poupée. Il consommait ses 7 000 calories par jour. Pendant la saison régulière de foot, il montait à 10 000. Du coup, naturellement, il passait le plus clair de son temps dans la cuisine. Et moi aussi, fatalement, à lui préparer ses repas.

— Vous avez acheté des poires ? demanda-t-il, oubliant déjà notre échange et l'incident du doigt d'honneur tandis qu'il se servait de l'eau.

Je ne me sentais pas du tout coupable qu'il m'ait surpris à faire ce geste. La première fois que cela s'était produit, j'avais cru mourir de honte et craint de me faire virer illico, mais maintenant, je connaissais Aiden. Il ne s'en formalisait pas. En tout cas, c'était l'impression que j'avais, puisque j'étais toujours à son service. Tout glissait sur lui comme sur de la toile cirée. J'avais vu des gens l'approcher et essayer de le provoquer, lui lancer toutes sortes de noms d'oiseaux et d'insultes

qui *me* faisaient blêmir. Et comment réagissait-il ? Il ne bronchait pas ; il faisait juste semblant de ne pas entendre. Franchement, un tel sang-froid m'impressionnait. Moi qui sortais de mes gonds si quelqu'un me klaxonnait à un feu...

Dis-lui. Dis-lui maintenant que tu vas bientôt démissionner... De nouveau la voix dans ma tête venait de lancer un assaut. *Ça ne peut plus durer. Tu t'es assez démenée.* Vrai. Personne ne m'avait mâché le travail. Je m'étais pliée à toutes les tâches – téléphoner à des connards qui me faisaient sentir que je n'étais qu'une merde, et jusqu'à plier les caleçons enveloppant le fessier le plus spectaculaire du pays. Ça ne me convenait plus.

Seulement voilà. Il restait encore en moi de la place pour l'indécision. Le doute. Le manque de courage. Et une autre voix me souffla plus fort : *Cette démission, ça peut encore attendre, non ?*

La première fois que j'ai rencontré le Mur de Winnipeg, la deuxième chose qu'il m'a dite était : « Savez-vous cuisiner ? »

Il ne m'avait pas serré la main, pas proposé de m'asseoir, ni rien. Avec le recul, cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille sur la façon dont les choses risquaient de se passer entre nous. Mais non.

Le grand Aiden Graves, après m'avoir fait entrer directement dans une belle cuisine ouverte qui ressemblait à celles que l'on voit dans les magazines, m'avait demandé mon nom. Puis si je savais cuisiner.

Avant ce jour, son manager m'avait déjà fait passer deux entretiens. Le poste se situait au niveau de salaire que je visais, ce qui était tout ce qui comptait pour moi à cette époque. Et le recruteur avec lequel j'étais

sous contrat m'avait déjà fait venir dans leurs bureaux à trois reprises afin de s'assurer que j'avais le profil adapté à « une célébrité », comme ils disaient.

Avec ma licence, un grand éventail de petits boulots allant de secrétaire d'avocat pendant mes trois ans d'études supérieures à de petits jobs de photographe pendant l'été ou une affaire assez florissante de vente de maquillage et de babioles par catalogue, tout cela, ajouté à mes excellentes références, avait joué en ma faveur, si bien que l'on m'avait rappelée.

Cela dit, j'étais presque sûre de ne pas décrocher ce poste, vu que je n'y connaissais strictement rien en football américain. Je ne regardais pas les matchs à la télé. Je n'avais même jamais vu Aiden Graves avant ma première journée de travail.

Lorsque son manager m'avait annoncé le nom de mon potentiel employeur, je l'avais donc regardé sans la moindre émotion. Je ne saurais sûrement jamais si c'est ce manque d'enthousiasme qui m'avait valu le poste, mais ce n'est pas impossible.

Même après que le manager d'Aiden m'avait proposé la place, je n'ai pas pris la peine de me renseigner sur lui. À quoi bon ? Tout ce que j'aurais pu lire sur Internet ne m'aurait en aucun cas dissuadée de devenir son assistante. Franchement, rien n'aurait pu me faire changer d'avis. Je n'ai pas honte de le dire : il aurait aussi bien pu s'agir d'un tueur en série, j'aurais pris le job quand même, du moment que la paye était bonne.

Et au bout du compte, il s'est avéré que j'avais bien fait de ne pas effectuer de recherche sur lui. Comme je l'apprendrais plus tard en envoyant des photos de promotion à ses fans, les clichés ne lui rendaient pas justice.

Avec son mètre quatre-vingt-dix-sept, un poids pouvant monter à cent vingt-cinq kilos en milieu de saison creuse, et une présence lui donnant davantage l'air d'un héros de la mythologie que du commun des mortels, Aiden était une bête, même tout habillé. Il n'avait pas de muscles pour faire joli. Il était juste super balaise, naturellement. De partout. Je ne serais pas surprise si une radiographie révélait que même ses os étaient plus denses que la normale ! Ses muscles semblaient avoir été conçus dans le but précis de bloquer les passes et de plaquer les quarterbacks adverses.

Le matin de notre première rencontre, le T-shirt XXL qu'il portait ne suffisait pas à masquer le volume de ses trapèzes, pectoraux, deltoïdes, sans parler de ses biceps et triceps. Ce mec était *taillé de chez taillé*. Ses cuisses tiraient sur les coutures du pantalon de survêtement qu'il portait. Je me rappelle m'être dit que ses poings me faisaient penser à des briques, et que ses poignets étaient les plus gros que j'aie jamais vus.

Il y avait aussi ce visage... Ses traits auraient pu être grossiers, comme ceux de beaucoup d'hommes imposants, mais Aiden Graves était beau d'une manière qui ne tenait pas de la beauté conventionnelle. Ses joues étaient lisses, ses pommettes hautes et saillantes, ses yeux profondément enfoncés sous ses épais sourcils noirs. Une barbe de trois jours toujours impeccable couvrait une mâchoire puissante et un menton proéminent, presque en galoche.

Une cicatrice blanche courait le long de ses cheveux, entre sa tempe et le bas de son oreille. Et puis il y avait cette bouche, qui aurait paru boudeuse, sur un homme plus petit. Ses cheveux étaient bruns, sa peau mate. Une fine chaîne dorée apparaissait à l'encolure de son T-shirt, mais j'étais tellement distraite par tout

le reste de sa personne qu'il me fallut des mois pour apprendre qu'il s'agissait d'une médaille de saint Luc qui ne le quittait jamais.

Sa taille, déjà, m'avait suffisamment impressionnée lors de notre première rencontre. Et son regard perçant ne faisait qu'ajouter à l'intimidation monstrueuse qui semblait suinter de chacun de ses pores.

En dépit de tout cela, la première chose qui m'était venue à l'esprit en le voyant fut : *Bon Dieu, la belle bête !* Je m'étais toutefois empressée de refouler mon admiration, préférant ne pas nourrir de telles pensées sur mon futur patron.

Lors de cette première entrevue, la seule chose que j'avais été en mesure de faire avait été de hocher la tête. Mon idée consistait à tout mettre en œuvre pour garder ce boulot. Le manager d'Aiden et l'agence de recrutement m'avaient déjà informée du fait que la cuisine représentait une partie des tâches du poste, ce qui ne me posait aucun problème. Quand j'étais petite, j'avais appris à la dure que si je voulais manger il valait mieux que je m'en occupe moi-même, parce que mes grandes sœurs n'allaient pas s'embêter avec ça et que je ne savais jamais de quelle humeur serait ma mère. Pendant mes années d'études, j'étais devenue maître dans l'art de cuisiner sur une plaque électrique dans ma chambre d'étudiante.

Lorsque j'avais répondu que oui, je savais cuisiner, Aiden m'avait dévisagée un long moment avant de larguer la bombe à laquelle personne ne m'avait préparée :

— Je ne mange pas de produits animaux. Ça posera problème ?

Est-ce que je savais cuisiner quoi que ce soit sans œufs, viande ou fromage ? Je n'imaginai rien de la

sorte. Personne ne m'avait informée de ce détail – et, naïvement, il ne ressemblait en rien aux quelques vegans que j'avais croisés dans ma vie –, mais il était hors de question que je recommence à mener trois boulots de front s'il existait un moyen d'y échapper. Je décidai donc d'y aller au bluff.

— Pas du tout, monsieur.

Il était resté planté dans la cuisine, les yeux baissés sur moi et mon pantalon de treillis bleu marine, mon haut blanc à œillets et manches courtes, mes talons hauts en cuir naturel – le recruteur avait suggéré une tenue à la fois chic et décontractée pour le poste. J'étais tellement stressée que j'avais les mains jointes et serrées devant moi.

— Vous êtes sûre ?

J'acquiesçai avec vigueur, songeant déjà à chercher des recettes sur mon portable.

Ses yeux s'étaient légèrement plissés, mais il n'avait pas cherché à débusquer ce qui était de toute évidence un mensonge. Heureusement pour moi !

— Je n'aime pas cuisiner ni sortir prendre mes repas à l'extérieur. En général, je mange quatre fois par jour et je prends deux grands smoothies en plus. Vous serez responsable des repas, et je me débrouille pour tout ce que je grignote le reste du temps, avait-il dit en croisant les bras sur sa poitrine d'un bon mètre de large.

— D'accord.

— L'ordinateur de l'étage contient tous mes mots de passe. Lisez et répondez à tous mes mails. Ma boîte postale doit être relevée deux ou trois fois par semaine, c'est également à vous de le faire. La clé est dans le tiroir près du réfrigérateur. Je vous indiquerai plus tard le numéro de la boîte postale et le guichet concerné.

Quand je reviendrai, vous irez faire un double de la clé de chez moi. Mes pages de réseaux sociaux doivent être mises à jour quotidiennement. Peu importe ce que vous publiez, du moment que vous ayez *un minimum de bon sens*.

Il avait marqué un temps après cette dernière remarque avant de poursuivre :

— La lessive, l’agenda... J’ai un coloc. J’en ai parlé avec lui, et si vous êtes d’accord, il pourra aussi vous demander de lui préparer à manger, de temps en temps. Si vous acceptez, vous aurez un supplément de rémunération, bien sûr.

Un supplément de rémunération ? Voilà bien une chose qui ne se refusait pas ! Sauf s’il fallait se mettre à genoux et ouvrir la bouche.

— Avez-vous des questions ? avait-il demandé.

Je m’étais bornée à secouer la tête pour dire non.

Tout ce qu’il avait annoncé était relativement commun pour ce genre de poste. En outre, j’aurais eu du mal à parler avec la bouche ouverte que j’avais en le regardant. Je n’avais jamais vu de joueur de football professionnel en chair et en os – et surtout pas d’aussi près ! –, même si j’avais fréquenté quelqu’un qui jouait pour l’équipe de l’université, quand j’étais étudiante. Mais à cette époque, je n’imaginai pas que l’on puisse être bâti de la sorte, et j’aurais été bien en peine de dire combien de calories Aiden devait ingérer quotidiennement.

Son regard brun avait glissé sur mon visage et mes épaules avant de revenir à mes yeux. Un regard dur, implacable.

— Vous ne parlez pas beaucoup, dites-moi.

Je lui avais adressé un petit sourire en haussant une épaule. Certes, je n’étais pas une grande bavarde, mais

on ne pouvait pas dire non plus que je sois timide ou mutique. En outre, je ne voulais pas risquer de tout gâcher avant d'avoir bien compris ce qu'il attendait de moi comme assistante.

Face à mon silence, mon nouveau patron s'était contenté de baisser le menton – ce qui était sa façon d'acquiescer, comme je l'apprendrais plus tard.

— Bien.

Peu de choses avaient changé au fil des deux années qui avaient suivi mon embauche. Nous étions toutefois passés à l'usage des prénoms, et d'un peu plus de deux mots à la fois quand je m'adressais à lui.

Aujourd'hui, je savais tout ce qu'il était possible de savoir sur Aiden Graves, considérant qu'il était aussi facile de lui tirer les vers du nez que de lui arracher une dent.

Je connaissais son âge, la somme d'argent qu'il avait sur son compte bancaire, je savais quelles épices il n'aimait pas et quelle marque de sous-vêtements il préférait. Je connaissais ses plats favoris, la pointure de ses chaussures, les couleurs qu'il refusait de porter, et même quel style de porno il regardait. Je savais aussi que la chose qui lui manquait le plus, quand il avait du temps libre, était un chien. Pas une famille. Non. Il voulait un chien.

Mais un fan très débrouillard ou même un bon observateur auraient aussi bien pu savoir tout cela. Aiden protégeait farouchement sa vie privée. J'avais le sentiment que le nombre de choses que j'ignorais à son sujet aurait pu m'occuper pour le restant de mes jours, si j'avais décidé de les lui extorquer !

J'ai tenté un vague rapprochement, une fois que j'ai compris qu'il n'allait pas se transformer en *Incredyble*

Hulk si je lui posais des questions personnelles, mais en vain.

Pendant deux ans, il ne m'a jamais retourné mes sourires, et mes « Comment ça va ? » sont restés sans réponse. Et en plus de ce fameux regard torve qui me hérissait l'échine, j'ai dû subir ce ton presque méprisant qu'il employait parfois et qui n'appelait qu'une réponse : un bon coup de pied au cul. À un mec deux fois plus grand que moi, OK – mais je vous jure que j'y serais arrivée !

Nos positions de patron et d'employée se sont très vite accentuées. Je m'occupais de lui autant que je puisse le faire pour quelqu'un que je voyais au moins cinq jours par semaine et dans le but de gagner ma vie, mais qui me traitait un peu comme la copine d'une petite sœur enquiquinante dont il se serait bien passé. Deux années durant, je n'avais pas eu trop de mal à effectuer les tâches qui ne me plaisaient pas beaucoup. Mais ce que je préférais, c'était la cuisine, les e-mails et tout ce qui concernait les relations avec ses fans.

C'était une bonne partie de ce qui me retenait de donner ma démission.

Quand j'allais sur son compte Facebook ou Twitter et découvrais les publications de ses fans, je riais souvent. À force d'échanges virtuels, j'avais même fini par en connaître certains, ce qui m'aidait à me rappeler que travailler pour Aiden Graves n'était tout de même pas si mal.

Ce n'était certes pas le pire job du monde, loin de là. Mon salaire était plus qu'honnête, mes heures très correctes aussi. Et pour reprendre les termes de presque toutes les femmes qui apprenaient pour qui je travaillais, j'avais « le patron le plus sexy de la Terre ». Avouez que, quitte à être coincée dans un bureau à regarder

quelqu'un, autant que ce quelqu'un ait un visage et un corps à faire pâlir les couvertures de magazines.

Seulement, il y a des choses que l'on ne peut pas accomplir sans sortir de sa zone de confort et prendre un risque, dans la vie. Et travailler à mon propre compte faisait partie de ces choses-là.

Voilà pourquoi je n'avais pas encore sauté le pas et dit à Aiden « *Sayonara*, champion ! » lors des quatre-vingts occasions où mon cerveau m'avait ordonné de le faire.

J'étais nerveuse. Quitter un boulot bien payé et stable – du moins tant que durerait la carrière d'Aiden – me faisait peur. Mais l'excuse commençait à ne plus tenir la route.

Aiden et moi n'étions pas des amis. Comment aurait-il pu en être autrement, de toute façon ? Cet homme avait le choix entre trois personnes quand il décidait de s'extraire un peu de son sport. Les vacances ? Il n'en prenait jamais. À mon avis, il ne savait même pas ce que c'était. Il n'y avait aucune photo de famille ou d'amis dans sa maison. Sa vie entière tournait autour du football ; c'était le centre de son univers.

Dans le grand plan de la vie d'Aiden Graves, je n'étais vraiment personne. Nous ne faisons que nous tolérer, en quelque sorte. Bien obligé. Il avait besoin d'une assistante, et moi d'un travail. Il me disait ce qui devait être fait, et je m'exécutais, que ça me plaise ou non. De temps en temps, je tentais vainement de le faire changer d'avis mais, en mon for intérieur, je savais pertinemment que mon opinion n'avait aucune importance à ses yeux.

On pouvait s'acharner un certain temps à essayer de réchauffer les relations avec quelqu'un, et puis à force de se heurter à l'indifférence, on arrête. C'était un

boulot, rien de plus et rien de moins. Celui qui m'avait motivée à bosser comme une dingue pour atteindre le stade où je pourrais me mettre à mon compte, et travailler ensuite avec des gens qui apprécieraient mes efforts et mes compétences. Je le méritais bien.

Et pourtant, j'étais toujours là, à faire des choses qui me rendaient chèvre et repoussaient mes rêves à un peu plus tard, un peu plus tard, un peu plus tard...

Qu'est-ce que je fabriquais ?

« La seule personne que tu entubes, là-dedans, c'est toi », m'avait dit Diana, ma meilleure amie, la dernière fois que nous en avons discuté. Elle m'avait demandé si j'avais annoncé à Aiden ma décision de démissionner, et je lui avais dit la vérité : non.

Je m'étais sentie coupable devant la remarque de Diana. En effet, la seule personne à qui je faisais du mal, c'était moi. Je savais que je devais le dire à Aiden. Personne n'allait le faire à ma place, j'en étais parfaitement consciente. Mais...

Et si je me plantais et craquais, une fois toute seule avec ma petite entreprise ?

Non. J'avais tout prévu et tout organisé pour que cela n'arrive pas, me rappelai-je en regardant Aiden manger. Je savais où j'allais. J'avais de l'argent d'avance. J'étais super douée dans mon domaine, et j'adorais ce que je faisais.

Tout se passerait bien. Aucune raison que ça se passe mal.

Alors, qu'est-ce que j'attendais ?

Avant, chaque fois que j'avais pensé en parler à Aiden, le moment ne m'avait pas paru opportun. Il avait juste récupéré et repris ses entraînements après sa blessure, et il ne me paraissait pas correct de le laisser tomber à ce moment-là. J'aurais eu l'impression de

l'abandonner alors qu'il venait juste de se remettre sur pied. Ensuite, nous étions partis pour le Colorado afin qu'il puisse s'entraîner tranquillement. Une autre fois, ce n'était pas un vendredi, comme je le souhaitais. Ou il avait passé une mauvaise journée. Ou... n'importe quoi. Il y avait toujours quelque chose qui m'arrêtait. Toujours. Pourquoi, bon sang ?

Je ne restais pas par amour pour lui ou quelque chose de ce genre. Il est vrai qu'à un moment, peu après que j'avais commencé à travailler pour lui, mon cœur s'était légèrement emballé, j'avoue. Mais son attitude distante ne m'avait aucunement encouragée à persévérer dans ce sens ! Je ne m'attendais pas non plus à ce qu'il se mette soudain à me regarder et à voir en moi la personne la plus intéressante dans sa vie. Je n'avais pas le temps pour ce genre de rêve. Mes objectifs se réduisaient à faire ce que je devais faire pour lui, et, éventuellement, à arracher un sourire à l'homme qui ne souriait jamais. Je n'avais atteint que l'un des deux.

Au fil du temps, mon attirance pour lui s'était étiolée, si bien que la seule chose en lui qui me faisait encore kiffer, c'était son éthique professionnelle.

Et son visage.

Et son corps.

Bien sûr il y avait des tas d'hommes avec de beaux visages et de beaux corps dans le monde – je le savais : je reluquais des mannequins presque tous les jours –, mais aucune de ces caractéristiques physiques ne m'était d'une aide quelconque. Ce n'était pas les beaux mecs qui allaient concrétiser mes rêves.

Je déglutis et serrai les poings.

Allez, fais-le, m'ordonna mon cerveau.

Que pouvait-il se passer, au pire ? Devoir trouver un autre poste salarié si ma base clients se tarissait ?

Quelle horreur... Mais je ne saurais pas ce qui pourrait se passer avant d'avoir essayé.

La vie était un risque en soi. Et ce projet était mon souhait le plus cher.

J'inspirai à fond, regardai attentivement l'homme qui était mon patron depuis deux ans, et me lançai.

— Aiden. J'ai quelque chose à vous dire.

De toute façon, que pouvait-il faire ? Me répondre que je ne pouvais pas démissionner ?

Chapitre 2

— Vous ne pouvez pas.

— Si, je peux, insistai-je calmement en regardant l'homme sur l'écran de mon ordinateur. Aiden m'a dit de vous en informer.

Trevor me lança un regard indiquant clairement qu'il ne me croyait pas, et je me surpris à me moquer royalement de ce qu'il pensait. S'il m'en fallait beaucoup pour détester quelqu'un, le manager d'Aiden était l'une de ces personnes que j'évitais comme la peste chaque fois que je le pouvais. Chaque fois que j'avais affaire à cet homme, il y avait quelque chose en lui qui me donnait envie de tout envoyer balader. Lui en premier ! À un moment, j'ai vraiment essayé de comprendre ce qui me gênait chez lui, et j'en revenais toujours aux mêmes raisons : il était arrogant, mais avant tout, il dégageait un paquet de vibrations de gros connard.

Trevor se pencha en avant, plantant les coudes sur ce qui devait être son bureau. Il leva les doigts en pyramide devant sa bouche. Expira. Puis inspira.

Rien n'était moins sûr, mais peut-être songeait-il à toutes les fois où il s'était mal conduit avec moi, en le regrettant ? Comme celles où il m'avait engueulée, parfois en me hurlant dessus, parce que Aiden

voulait faire quelque chose qui le contrariait. Ce qui était arrivé presque chaque semaine depuis que j'avais été embauchée.

Mais, le connaissant, ce ne devait pas être le cas. Pour regretter quelque chose, encore aurait-il fallu s'en soucier un peu au départ. Or, Trevor ne se souciait que de sa paye. Son langage corporel, ainsi que la façon dont il m'avait parlé dès notre premier entretien, signifiait clairement que je ne figurais pas bien haut dans sa liste de priorités.

Ma démission allait lui compliquer l'existence pendant un petit moment, et ça, ça ne lui plaisait pas du tout. Moi, au contraire, cela me réjouissait !

Apparemment, il était beaucoup plus contrarié qu'Aiden ne l'avait été la veille, quand j'avais enfin révélé le noir secret qui me dévorait.

— Aiden, je tiens à vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Avec le recul, j'avais été un peu lèche-cul de sortir une phrase pareille. J'avais vite ajouté :

— Mais j'aimerais que vous trouviez quelqu'un pour me remplacer.

J'avais beau savoir et accepter que nous n'étions pas amis, je pense que quelque part au fond de moi j'étais tout de même assez bête pour croire que je comptais malgré tout un peu pour lui. J'avais fait beaucoup pour lui durant ces deux années. Et je savais qu'il était probable que cette familiarité vienne à me manquer un peu. Éprouverait-il la même chose ?

Aiden n'avait même pas daigné me regarder après ma déclaration. Il s'était concentré sur son saladier en répondant d'un ton nonchalant :

— Dites-le à Trevor.

Et voilà !

Deux ans. J'avais donné à ce type *deux* ans de ma vie. Sans regarder mes heures. Je m'étais occupée de lui les rares fois où il avait été malade. J'étais restée auprès de lui à l'hôpital quand il avait été blessé. C'est moi qui étais allée le chercher après son opération et m'étais documentée sur ce qu'il fallait lui donner à manger pour éviter l'inflammation, afin de l'aider à guérir plus vite.

Quand il perdait un match, j'essayais toujours de lui préparer son petit déjeuner préféré le lendemain matin. Je lui avais acheté un cadeau d'anniversaire que j'avais hésité à laisser sur son lit, craignant d'être maladroite.

Que m'avait-il donné, lui ?

J'avais passé mon dernier anniversaire sous la pluie dans un stade du Colorado parce qu'il tournait une publicité et voulait que je l'accompagne. Le soir, j'avais dîné seule dans ma chambre d'hôtel.

Sérieux, Vanessa, qu'est-ce que tu attendais de lui ?

Il ne m'avait pas demandé de rester – ce que je n'aurais pas accepté, de toute façon –, ni même lancé un petit « J'en suis navré, je te regretterai », formule que j'avais entendue chaque fois que j'avais quitté un boulot.

Rien. Il ne m'avait rien donné. Pas même une simple accolade.

J'en avais souffert plus que je ne l'aurais dû. Bien plus. En même temps, j'étais tout à fait consciente que nous n'étions pas proches, mais cela me crevait les yeux maintenant plus que jamais.

Voilà le genre de pensées qui me traversaient l'esprit, avec l'amertume d'être aussi facilement remplaçable, comme je déglutissais avec peine pour me concentrer à nouveau sur l'échange vidéo avec Trevor.

— Vanessa, réfléchissez bien à ce que vous faites, reprit le manager.

— C'est ce que j'ai fait. Trouvez quelqu'un au plus vite. Je formerai cette personne, puis je m'en irai.

Trevor releva le menton et fixa l'œil de la caméra de son ordinateur.

— C'est un poisson d'avril ou quoi ?

— Nous sommes en juin, répondis-je à cet abruti. Non. Je ne veux plus faire ce travail.

Son front se plissa en même temps que ses épaules se tendaient, comme s'il venait enfin de saisir la teneur de mon propos. Puis il plissa les yeux.

— Vous voulez plus d'argent, c'est ça ?

Évidemment que je voulais plus d'argent. Comme tout le monde, non ? Sauf que je n'en voulais pas venant d'Aiden.

— Non.

— Dites-moi ce que vous voulez.

— Rien.

— J'essaie de coopérer, je vous signale.

— Il n'y a pas à coopérer. Rien de ce que vous pourriez me proposer ne m'empêchera de partir.

J'étais fermement décidée à ne pas rester dans l'univers du Mur de Winnipeg. Trevor était payé pour faire avancer les choses, et je savais que si je lui donnais un doigt, il allait me prendre le bras tout entier. Il était plus facile pour lui de me convaincre de rester que de me trouver une remplaçante. Mais je connaissais l'animal, et je n'allais pas tomber dans le panneau.

Je pris le verre d'eau posé sur le plan de travail à côté de ma tablette, bus une gorgée et le regardai par-dessus le bord du verre. Je pouvais le faire, bon sang. Et j'allais le faire. Pas question de garder ce boulot juste parce que ce type me faisait ce qui se rapprochait le plus des yeux doux, à sa manière.

— Qu'est-ce que je peux faire pour que vous restiez ? demanda finalement Trevor.

— Rien.

Un soupçon de loyauté envers Aiden ainsi qu'une bonne dose d'inquiétude m'avaient jusqu'ici retenue, depuis que j'avais les moyens de partir, mais la réaction d'Aiden à l'annonce de mon départ – ou plutôt le *manque* de réaction – avait renforcé ma détermination à en finir.

Je ne voulais pas perdre davantage de temps.

Une nouvelle expression peinée apparut sur le visage de Trevor. Lorsque nous nous étions rencontrés, deux ans auparavant, il n'avait que quelques cheveux blancs. Aujourd'hui, ils avaient gagné beaucoup de terrain, ce qui me parut brusquement assez logique. Si je me considérais comme la bonne fée d'Aiden, Trevor, lui, devait être considéré comme un dieu ; un dieu payé pour faire des miracles dans les situations les plus désespérées.

Et en quittant l'un de ses clients les plus difficiles, je ne lui faisais certainement pas un cadeau.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose qui ne vous a pas plu ? demanda-t-il soudain. Fait quelque chose ?

Je secouai la tête. Trevor se fichait bien de mes états d'âme. J'avais hésité un instant à lui dire ou non le motif de mon départ. Un instant seulement, parce que non, il n'avait pas besoin de savoir.

— J'ai d'autres projets dans la vie. C'est tout.

— Vous savez comme c'est dur pour lui de revenir dans la course après son opération, fit remarquer Trevor. Il est un peu à cran, c'est normal. Ne lui en tenez pas rigueur.

Normal ? Le mot « normal » devait correspondre à des critères différents quand il s'agissait d'athlètes professionnels qui ne vivaient que pour leur sport. Aiden

prenait tout à cœur. Ce n'était pas un opportuniste qui jouait parce qu'il n'avait rien d'autre à faire et voulait gagner de l'argent.

Quant à savoir comment Aiden se sentait depuis la rupture de son tendon d'Achille, j'étais la mieux placée ! J'avais assisté à tout de près. Trevor travaillait pour lui depuis plus longtemps que moi, certes, mais il vivait à New York et ne venait le voir que deux ou trois fois par an. Aiden ne lui parlait au téléphone qu'une fois par mois, maximum. Moi, j'étais là en guise de bouc émissaire.

— Je suis sûre qu'il y a au moins cent personnes qui adoreraient travailler pour Aiden. À mon avis, vous n'aurez aucun mal à me trouver une remplaçante. Tout se passera bien, lui dis-je posément.

Y avait-il vraiment cent personnes dans le monde qui adoreraient travailler pour Aiden Graves ? Oui. Au moins.

Trevor aurait-il du mal à dénicher une nouvelle assistante pour Aiden ? Non.

Le problème serait de trouver quelqu'un qui supporterait les horaires à rallonge et la personnalité épineuse de la bête.

« Ça ne va pas être facile, m'avait dit Trevor quand l'agence de recrutement m'avait envoyée vers lui. Les athlètes sont exigeants. En gros, cette difficulté fait partie du poste. Vous vous sentez capable de tenir le coup ? »

À l'époque, je cumulais trois boulots différents, je partageais une maison minuscule avec Diana et Rodrigo, et je ne dormais pas de la nuit à cause des cauchemars que me donnait mon énorme emprunt étudiant. J'aurais fait n'importe quoi pour me sortir de cette situation, même si cela impliquait de bosser avec un type qui aurait pu être un genre de psychopathe, d'après ce qu'en disaient certaines personnes.

Si Trevor ne m'avait pas menti – mais Aiden n'était pas *si* terrible que ça une fois que l'on avait compris ce qui le hérissait –, au moins m'avait-il mise en garde sur ce qui m'attendait.

Un patron exigeant, bougon, perfectionniste, accro au boulot, arrogant, distant et maniaque de l'hygiène.

Pas de quoi s'affoler.

Aiden Graves avait besoin d'une assistante, et j'avais eu la chance de décrocher le job.

À ce moment-là, j'avais un projet qui me fichait une trouille bleue et mon emprunt qui me fichait un ulcère. Après mûre réflexion, j'en étais venue à la conclusion que travailler pour Aiden Graves et remettre mon projet personnel à plus tard représentait la meilleure solution pour avancer dans ma vie, du moins pendant un moment.

Le reste était de l'histoire.

Mettre de l'argent de côté et bosser soixante-dix heures par semaine avaient enfin payé. J'avais désormais suffisamment d'économies pour me maintenir à flot si mon affaire ne décollait pas tout de suite, et de solides objectifs pour me faire lever le matin. Quand les temps étaient durs, c'était toujours mes rêves et mes projets qui me permettaient de continuer à avancer.

Ainsi, même les jours où je m'imaginai planter un couteau dans le dos d'Aiden parce qu'il voulait que je fasse quelque chose d'absurde – comme relaver ses draps parce qu'ils étaient restés trop longtemps dans la machine à laver –, je parvenais à faire ce qu'il me demandait. Il me suffisait de me rappeler mon prêt étudiant et mon projet.

Jusqu'à maintenant.

— Vous me foutez dans la merde, Vanessa. Vraiment dans la merde, gémit Trevor.

Lui qui ne s'exprimait qu'en râlant ou en criant, c'était un scoop !

— Ne vous en faites pas, répondis-je. Ça lui est égal que je m'en aille. Si ça se trouve, il ne s'en rendra même pas compte.

J'essayais de me montrer compréhensive et en même temps, je me fichais pas mal de sa petite montée de stress.

Son air geignard s'effaça brusquement, laissant place à un regard noir ressemblant davantage au manager que j'avais côtoyé jusqu'alors qu'à l'homme tentant de m'amadouer une minute plus tôt.

— J'en doute fort, lança-t-il d'un ton sec.

Je pouvais comprendre pourquoi je convenais bien à Aiden. J'étais patiente et ne lui tenais pas rigueur de sa nature revêche et bourrue. Grâce à ma famille, je savais gérer les aberrations de toutes sortes, et peut-être m'étais-je attendue à pire de sa part alors qu'il n'était jamais allé trop loin ; enfin, jamais dans la colère – il était bien trop maître de lui pour ça.

Cela dit, surtout après hier, je n'allais pas m'empêcher de vivre pour lui. Peut-être que je me sentirais plus mal de quitter Aiden si nous étions amis, ou si Trevor avait été plus sympa à mon égard, mais ni l'un ni l'autre ne se souviendrait de moi dans deux mois. Je savais pour qui je comptais et qui comptait pour moi dans la vie, or aucun de ces deux-là ne figurait sur ma liste... ce qui me laissait un petit goût amer. Mais on dit bien que la survie, c'est avant tout l'adaptation, non ? Alors tant pis !

Aiden comme Trevor m'auraient jetée comme une vulgaire patate chaude si les rôles avaient été inversés. J'avais laissé mon sens de la loyauté mal placé, ma paranoïa et mon manque de confiance en moi

m'enchaîner à ma prison (presque) dorée. Mais j'avais brisé mes chaînes, et je ne comptais pas les remettre.

Aiden voulait juste quelqu'un capable d'exécuter ses ordres. Cuisiner, nettoyer, faire la lessive, plier le linge, répondre aux e-mails, appeler Trevor ou Rob quand il voulait des choses hors de ma juridiction, et publier des trucs sur Facebook, Twitter et Instagram. Il y avait aussi ce que j'avais à faire quand il voyageait. Rien de bien méchant.

Quiconque pourvu d'un peu de patience pourrait le faire.

Mais vu le regard que me lançait Trevor, ce ne devait pas être son avis. Il poussa un soupir et commença à se masser les tempes alors que la connexion se brouillait légèrement.

— Vous êtes sûre et certaine de votre décision ? Parce que sinon je peux lui demander de réduire vos heures...

Je me retins de justesse de lui demander un peu de temps pour y réfléchir.

— Non.

Je ne pouvais pas faire ça. Ce n'était pas le moment de rater cette occasion de me lancer à mon compte. Et je ne voulais pas risquer de tout gâcher en me montrant hésitante.

— Vanessa, maugréa-t-il. Vous comptez vraiment faire ça ?

Oh que oui ! « Ça », c'était ce dont je rêvais depuis le moment où j'avais fini mes études de design. Décrocher ce diplôme avait été une bataille ardue proche de la torture, et j'avais fait des efforts inimaginables pour suivre ce cursus. C'était pour ça que j'avais trente-six petits boulots en même temps, que je n'avais dormi que quatre heures par nuit pendant quatre ans en comptant

scrupuleusement chaque sou dépensé. J'acceptais presque toutes les missions que l'on me proposait, et allais même en chercher d'autres : couvertures de livres, bannières web, affiches, marque-pages, cartes de visite, cartes postales, logos, design de T-shirt, commandes spéciales, dessins de tatouage. Tout.

— J'en suis certaine.

Je dus réprimer mon envie de sourire devant mon intonation sûre et déterminée, ce que je n'étais pas du tout.

Trevor soupira en recommençant à se masser les tempes.

— Bon, eh bien, si c'est comme ça, je vais commencer à vous chercher une remplaçante.

Je hochai la tête et sentis un petit goût de victoire me chatouiller la gorge. Je n'allais pas laisser ce sale type me gâcher mon plaisir.

— Je vous tiendrai au courant quand j'aurai trouvé quelqu'un, dit-il.

Et sans un au revoir, il se déconnecta comme le gros malpoli qu'il était. Son manque de bonnes manières me rappela immédiatement Aiden. Sans Zac et quelques-uns des Three Hundreds que l'on m'avait présentés, ces deux dernières années, j'aurais pu croire que tout le monde se conduisait en goujat dans ce milieu. Mais non, cela ne concernait que quelques individus ; surtout ceux qui m'entouraient, allez savoir pourquoi.

Mais ce ne serait bientôt plus mon problème.

— Vanessa ! beugla une voix familière en provenance de l'étage.

— Oui ?

Je me demandai si Aiden avait entendu ma conversation avec Trevor. De toute manière, c'était lui qui m'avait dit de l'appeler.

— Vous avez lavé les draps ? cria Aiden, probablement depuis sa chambre.

Je lavais ses draps le lundi, le mercredi et le vendredi, et ce, chaque semaine depuis que je travaillais pour lui. Étant quelqu'un qui faisait du sport presque tous les jours et pour qui transpirer était aussi naturel que respirer, Aiden était d'une méticulosité malade sur l'hygiène de ses draps. J'avais appris dès le début à quel point c'était important pour lui et n'avais jamais manqué une lessive en bonne et due forme. Jamais.

— Oui.

— Aujourd'hui ?

— Oui.

Pourquoi me posait-il cette question ? Je laissais toujours un... Oh. Je laissais toujours un bonbon chocolat-menthe qu'il adorait sur son oreiller – parce que cela me faisait rire –, et je n'en avais pas déposé cet après-midi. Il n'y en avait plus au magasin. Je ne pouvais pas en vouloir à Aiden d'avoir douté, mais je pouvais en revanche m'en vouloir de le gâter de la sorte. Il n'avait jamais évoqué cette petite attention de ma part, ni en mal ni en bien. Du coup, j'avais cru qu'il s'en fichait royalement. Apparemment, non.

Je n'entendis pas de réponse, et l'imaginai bougonner, méfiant, avant de renifler les draps pour vérifier que je disais vrai. N'entendant toujours rien, je présumai qu'il avait dû voir que je ne mentais pas. Il se remit alors à crier :

— Vous êtes allée prendre mes fringues au pressing ?

— Oui. Elles sont dans votre placard.

Je ne soupirai pas, ne levai pas les yeux au ciel, ne pris pas un ton agacé. Parfois, je possédais le self-control d'un samouraï. Un samouraï qui voulait devenir *rōnin*.

J'avais à peine eu le temps de ranger ma tablette dans mon sac qu'il recommença à brailler :

— Où sont mes *runners* orange ?

Cette fois, je ne pus m'empêcher de lever les yeux au ciel. Être avec lui me rappelait mon enfance, quand je demandais à ma mère de m'aider à trouver quelque chose après l'avoir cherché pendant cinq secondes maximum. Ses chaussures étaient là où il les avait laissées.

— Dans votre salle de bains.

J'entendis du mouvement en haut. Zac n'étant pas encore revenu de Dallas, ce ne pouvait être qu'Aiden cherchant ses chaussures de course – ou ses *runners*, comme il disait quand il se mettait à employer des expressions canadiennes.

Je ne touchais jamais à ses chaussures, sauf obligation. Non qu'il pue des pieds – bizarrement, non – mais ses chaussures étaient tout le temps trempées de transpiration, à un point assez étonnant. Il s'entraînait tellement depuis deux mois que la sueur lui dégoulinait jusque-là. Je préférais donc m'abstenir de toucher ses chaussures.

J'étais en train de consulter un livre de cuisine pour décider quoi lui faire à dîner quand le tonnerre qui accompagnait la descente d'un homme de cent vingt kilos dévalant un escalier explosa. Sans exagérer, les murs tremblaient chaque fois qu'il descendait l'escalier autrement qu'au ralenti. C'était à se demander comment l'escalier tenait le coup. J'ignorais en quoi il avait été fabriqué, mais ce devait être du solide.

Je n'eus pas besoin de me tourner pour savoir qu'il était dans la cuisine. J'entendis la porte du réfrigérateur s'ouvrir, se refermer, puis un bruit de grignotage.

— Il faudra que vous me rachetiez de la crème solaire, je n'en ai plus, dit-il d'un ton distrait.

Je lui en avais déjà commandé plusieurs jours auparavant, mais je ne voyais pas l'intérêt de lui expliquer que c'était moins cher de la commander que de l'acheter en magasin.

— C'est noté. Je vais emmener deux de vos shorts chez la couturière tout à l'heure, j'ai remarqué que les ourlets se relâchaient, en les lavant.

Considérant que la moitié de ses vêtements étaient faits sur-mesure puisque la taille « géant » ne courait pas les rues, j'étais un peu surprise que ces shorts aient déjà besoin d'être retouchés.

Jonglant avec la poire qu'il mangeait et deux pommes dans son autre main, il releva le menton vers moi.

— Je vais m'entraîner avec l'équipe ce soir. Vous avez des trucs à me dire avant que je m'en aille ?

Je tripotai la branche de mes lunettes en réfléchissant.

— J'ai laissé quelques enveloppes sur votre bureau ce matin. Je ne sais pas si vous les avez ouvertes ou non, mais ça avait l'air important.

Son beau visage se fit songeur quelques instants, puis il hocha la tête.

— Est-ce que Rob a annulé la séance de dédicaces ?

Je faillis grimacer en repensant à la conversation avec son agent, un autre connard qui ne me plaisait pas du tout non plus.

— Je le lui ai dit, mais il ne m'a pas rappelée pour me dire si c'était fait ou non, répondis-je. Je vais me renseigner.

Il hocha de nouveau la tête et se pencha pour attraper son sac de sport.

— Oui, ce serait mieux.

Il marqua une pause avant de reprendre :

— C'est l'anniversaire de Leslie ce mois-ci. Envoyez-lui une carte et un cadeau de ma part, OK ?

— Vos désirs sont des ordres.

Leslie était la seule personne à avoir droit à un cadeau de sa part. Quant à moi, je n'espérais même pas un simple « bon anniversaire ». Même Zac n'avait droit à rien de ce genre – je le savais, car s'il en avait été autrement, c'est moi qui aurais été chargée d'acheter le cadeau.

— J'ai préparé les barres de céréales que vous aimez bien, si jamais vous voulez en emporter, ajoutai-je en désignant la boîte en plastique que j'avais laissée près du réfrigérateur.

Il alla ouvrir la boîte, en sortit deux barres enveloppées de cellophane et les glissa dans son sac avec le reste de ses collations.

— Venez à la salle de sport demain matin, avec mon petit déj et l'appareil photo, dit-il. J'y vais de bonne heure et j'y resterai jusqu'à midi.

— OK.

Ne pas oublier de mettre mon réveil une demi-heure plus tôt que d'habitude. La plupart du temps, quand Aiden était à Dallas pendant la saison creuse, il faisait son entraînement cardio à la maison, prenait son petit déjeuner, puis partait soulever des charges ou s'adonner à je ne sais quel exercice de musculation auprès d'un entraîneur qu'il daignait honorer de sa présence. Certains jours, il se levait plus tôt et filait directement à la salle de sport.

La salle se trouvait à l'autre bout de la ville, et ces jours-là, je devais donc préparer son petit déjeuner chez moi et partir directement là-bas, ou alors me lever plus tôt pour passer chez lui – ce qui n'était pas mon chemin – avant de me rendre à la salle de sport. Très peu pour moi. J'avais déjà du mal à survivre avec les quatre ou cinq heures de sommeil que j'arrivais à prendre, alors pas question d'empiéter sur le peu qu'il me restait !

Je pris la gourde d'eau que j'avais remplie tout à l'heure et la lui tendis en fixant son cou massif avant de me forcer à le regarder dans les yeux.

— Au fait, j'ai parlé à Trevor de mon départ. Il m'a dit qu'il allait commencer à chercher quelqu'un d'autre.

Ses prunelles sombres croisèrent les miennes une seconde, ou plutôt une fraction de seconde ; elles étaient froides et distantes. Puis il tourna la tête.

— OK.

Il prit la gourde que je lui tendais tout en balançant son sac sur son épaule. Au moment où il atteignait la porte reliant la cuisine au garage, je lui lançai :

— Salut !

Il referma la porte derrière lui sans rien dire, mais je crus le voir agiter les doigts vers moi. Tiens, c'était nouveau, ça. J'avais dû rêver.

Qu'est-ce qui me prenait ? Bien sûr que j'avais rêvé. Croire qu'il ait pu répondre à mon « salut » relevait même d'une bêtise sans nom de ma part. J'avais beau ne pas être la personne la plus pétulante de la terre, Aiden me battait à plate couture.

Je secouai la tête en soupirant et commençai à m'affairer dans la cuisine quand mon téléphone perso sonna. Après un coup d'œil à l'écran, je décrochai.

— Chalut, dis-je en glissant le portable entre mon oreille et mon épaule.

— Vanny, je n'ai pas le temps de parler, j'ai un rendez-vous dans une minute, s'empressa d'expliquer la voix claire de Diana. Je voulais juste te dire que Rodrigo a vu Susie.

Silence. Une seconde, deux, trois, quatre. Un silence lourd et embarrassé. Cela dit, c'était un peu la spécialité de Diana.

J'avais envie de lui demander si elle était certaine que c'était bien Susie que Rodrigo avait croisée, mais je m'en abstins. Si son frère disait l'avoir vue, ce devait être elle.

Je m'éclaircis la voix en me disant que je n'avais pas besoin de compter jusqu'à dix, ni même cinq.

— Où ça ?

Ma voix sortit dans un genre de croassement étranglé.

— À El Paso, hier. Il allait voir ses beaux-parents avec Louie et Josh, et il dit qu'il l'a vue à l'épicerie dans le vieux quartier.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept.

Inutile. Ça ne suffirait pas.

Je devais recommencer à compter depuis le début, et jusqu'à dix, cette fois. Mais j'avais bien peur que même jusqu'à cent, ça ne suffirait pas.

Un millier de pensées défilaient dans ma tête depuis que j'avais entendu prononcer le nom de Susie, toutes aussi terribles les unes que les autres. Pas besoin de réfléchir beaucoup pour savoir ce qu'elle fabriquait dans le vieux quartier. Il n'y avait qu'une seule personne que nous connaissions toutes les deux qui vivait encore là-bas. Je me souvenais encore parfaitement de notre ancien terrain de jeu.

C'était là que Diana et moi nous étions rencontrées. À l'époque où je vivais avec ma mère, la famille de Diana habitait à côté de chez nous. Ils avaient une jolie maison, fraîchement peinte en bleu avec une bordure blanche et un beau gazon, un papa qui jouait avec les enfants dehors et une maman qui faisait de gros bisous. Les Casillas étaient la famille que j'avais toujours rêvé d'avoir, étant enfant, quand tout allait au plus mal chez moi. La seule chose qui m'apportait alors du réconfort était mon cahier de dessin et la famille Casillas.

Diana était ma meilleure amie. Je ne pouvais compter les fois où j'avais mangé chez elle avec mon petit frère quand ma mère avait perdu notre garde. Diana avait toujours fait ce que ma famille n'avait jamais fait : veiller sur moi. Et c'était elle qui m'avait trouvée quand... Stop ! Inutile de se ruiner le moral en ressassant le passé.

— Ah. Je ne savais pas qu'elle était revenue.

C'était ma voix, ça ? Non, plutôt celle d'un robot.

— J'ai parlé à ma mère il y a une semaine, elle ne m'en a rien dit, ajoutai-je.

Diana savait que je parlais de ma vraie mère, celle qui m'avait mise au monde ainsi que mes trois sœurs et mon frère, et non de la mère de ma famille d'accueil pendant quatre ans, avec laquelle j'avais gardé le contact.

Diana émit un petit grognement en m'entendant mentionner ma mère. Je savais qu'elle ne comprenait pas pourquoi je m'embêtais à maintenir un lien avec elle. À vrai dire... moi non plus, car la plupart du temps, je le regrettais. Mais c'était l'une des rares choses que je ne dirais jamais à ma meilleure amie, car je savais ce qu'elle répondrait et je n'avais pas envie de l'entendre.

— Je me suis dit que ce serait bien que tu le saches, si jamais tu comptais y aller, reprit-elle enfin en marmonnant.

Je n'allais pas souvent à El Paso, mais elle avait raison de me prévenir. Sachant qui s'y trouvait en ce moment, il était hors de question que j'y mette les pieds.

— Écoute, il va vraiment falloir que je raccroche, Vanny. Juste une chose : as-tu dit à Miranda que tu partais ?

J'avais surnommé Aiden « Miranda » il y a si longtemps que je n'y faisais même plus attention.

— Oui. Je lui ai annoncé hier.

— Et ?

Je souris. Elle était pressée, mais elle voulait quand même savoir.

— Et... rien.

Inutile de mentir ou d'inventer quelque chose qui me ferait paraître plus importante que je ne l'étais aux yeux d'Aiden. Si je ne disais presque rien sur lui à personne en raison de la clause de confidentialité que j'avais signée en prenant ce poste, Diana en savait suffisamment pour comprendre pourquoi je l'avais enregistré dans mon téléphone sous le nom de Miranda Priestly, le personnage tyrannique du *Diable s'habille en Prada*.

— Ah, fit-elle d'un ton déçu.

Oui. Ah.

— Tu lui manqueras quand tu seras partie. Ne t'en fais pas.

J'en doutais fortement.

— Bon, il faut que je file, mon client est arrivé ! Rappelle-moi plus tard, Van-Van. Je quitte le boulot à 9 heures.

— Ça marche. Bisous.

— Bisous aussi. Oh, et réfléchis, pour tes cheveux ! Je pourrai te faire une teinture dès que tu auras quitté ce job, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

Les derniers mots de Diana me redonnèrent le sourire tandis que je me rendais dans le bureau d'Aiden pour relever sa boîte mail. Discuter avec mon amie me mettait toujours de bonne humeur. Sa nature joviale et facile à vivre m'avait été d'un grand secours plus d'une fois dans ma vie. Et elle ne m'embêtait pas avec des reproches sur le temps que je passais à travailler, bossant elle-même comme une dingue.

Je lui avais dit la même chose que ce que m'avait dit le père de ma famille d'accueil quand j'avais

dix-sept ans, après que je lui avais confié mon désir de continuer le dessin : « Fais ce qu'il faut pour être heureuse, Vané. Personne ne le fera à ta place. »

Je m'étais accrochée à cette idée pour annoncer à ma famille d'accueil que je souhaitais aller dans une école à mille six cents kilomètres de chez eux, et je me l'étais répétée en boucle quand j'avais compris que je n'aurais pas les moyens financiers d'accéder à cet établissement, la bourse demandée ayant été refusée. Conclusion : j'allais faire ce qu'il faudrait, même si cela impliquait de laisser mon petit frère derrière moi – avec son accord. Je lui avais à mon tour dit la même chose quand on lui avait proposé une bourse pour ses études supérieures.

Mais il était toujours plus facile de donner des conseils... aux autres.

Le fond de mon problème, c'est que j'avais peur. Peur de ne pas avoir assez de clients, puis de les perdre un à un et de ne plus avoir de travail. Peur qu'un jour je me réveille en n'ayant plus la moindre inspiration devant mon logiciel de graphisme. En résumé, j'avais peur d'échouer dans la voie que j'avais choisie et qui m'avait demandé tant d'efforts, et de me retrouver un beau matin au fond du trou. Parce que je savais mieux que quiconque que la vie pouvait basculer d'un jour à l'autre.

Les surprises, bonnes ou mauvaises, fonctionnaient ainsi. Elles n'étaient pas programmées dans votre agenda et ne prévenaient jamais, quand elles débarquaient avant l'heure.

Chapitre 3

Ça sent les dessous de bras, ici, pensai-je en arrivant dans la salle où Aiden s'entraînait depuis que nous étions rentrés du Colorado.

Située dans la zone industrielle en banlieue de Dallas, la salle de sport possédait tous les équipements et machines de musculation modernes. Elle n'était ouverte que depuis trois ans, et son gérant en avait exploité le moindre mètre carré. Ce dernier prétendait entraîner beaucoup d'athlètes de haut niveau du monde entier dans plusieurs sports. Un seul athlète m'intéressait.

Après la fin de la saison, et une fois apte à reprendre l'entraînement, Aiden s'était rendu dans une petite ville du Colorado où il avait loué une maison à une ex-star du foot pendant deux mois. Là, il s'était entraîné avec Leslie, son coach sportif du lycée. Je ne lui avais jamais vraiment demandé pourquoi il avait choisi cet endroit plutôt qu'un autre, mais d'après ce que je savais, j'imagine qu'il devait apprécier d'être à l'écart des feux de la rampe. Étant un des meilleurs joueurs de la NFO, il y avait toujours quelqu'un dans ses pattes pour le solliciter, et comme il n'était pas vraiment du genre cordial... Son niveau était tel qu'il n'avait pu échapper

à la célébrité. Cela ne correspondait pas à sa nature, mais il faisait avec. La plupart du temps.

Après ces quelques mois d'isolement au milieu de nulle part – je l'avais accompagné à deux reprises, puisque apparemment il ne savait pas vivre sans cuisinière et femme de ménage –, nous sommes revenus à Dallas et son coach du lycée est reparti à Winnipeg. Aiden a alors travaillé d'autres aspects de son poste auprès d'un autre entraîneur jusqu'à ce que les Three Hundreds le rappellent pour leur camp d'été en juillet.

Dans deux semaines, les entraînements officiels reprendraient donc, et avec eux, la folie qui entourait la saison de la NFO comptant dans ses rangs l'un des meilleurs joueurs de la discipline. Sauf que cette fois je ne serai pas de la partie. Je n'aurai pas à me réveiller à 4 heures du matin ou à me démener pour faire les mille choses qu'Aiden me demandait.

Ce mois d'août, au lieu de me soucier du planning des repas en fonction des heures d'entraînement et des matchs d'avant-saison, je serai chez moi, à me lever à l'heure qui me chanterait, avec mes seuls besoins personnels à satisfaire. Le pied...

Mais pour l'instant, j'avais les bras chargés de courses et il fallait que je trouve Aiden !

Je franchis les doubles portes après les machines de cardio pour rejoindre la salle principale d'entraînement. À 6 heures du matin, il ne devait pas y avoir plus de dix athlètes dans l'immense espace dédié à la musculation. Je n'avais qu'à chercher le plus imposant de tous.

Il ne me fallut qu'une seconde pour repérer la grosse tête sur le gazon synthétique, près des pneus de cinq cents kilos. Oui, des pneus d'entraînement de *cinq cents kilos* ! Moi qui me trouvais balaise quand

je parvenais à monter toutes les courses chez moi en un seul voyage...

À quelques mètres de lui, un homme au visage familier l'observait en train de suer. Je trouvai un coin adéquat et m'assis sur une pile de matelas, perpendiculaire à Aiden et à son coach, avant de sortir l'appareil photo. Une de mes tâches consistait à alimenter les pages des réseaux sociaux d'Aiden ; ses fans et ses sponsors aimaient voir des photos de lui en train de faire de la musculation.

On ne me prêtait aucune attention. Parfait ! J'attendis le meilleur moment pour prendre un beau cliché. À travers l'objectif, les traits d'Aiden paraissaient plus fins, ses muscles moins définis qu'en réalité. Il réduisait les calories depuis deux semaines, espérant perdre cinq kilos avant le début de la saison. Les muscles de ses épaules ressortaient nettement comme il manœuvrait l'énorme pneu de tracteur et le poussait. Sous l'effort, ses ischio-jambiers étaient encore plus impressionnants que de coutume. Ses cuisses étaient si volumineuses que l'on distinguait même le creux qui se formait entre les muscles.

Il y avait aussi ces biceps et ces triceps, si gros que certains pensaient qu'ils avaient atteint cette taille grâce aux stéroïdes, alors que je savais qu'Aiden ne carburait qu'à un régime végétarien très étudié. Il refusait même de prendre de simples médicaments pourtant autorisés. La dernière fois qu'il avait été malade, il n'avait même pas voulu des antibiotiques prescrits par le médecin. Et je n'avais pas eu besoin d'aller chercher les antidouleurs recommandés après son opération – ce qui expliquait peut-être, en partie, pourquoi il avait été grognon si longtemps. Inutile de parler de son aversion pour le laurylsulfate de sodium, les conservateurs ou les parabens.

Alors des stéroïdes dans ce gaillard ? Laissez-moi rire !

Je pris quelques photos, traquant le bon moment. Ses fans féminines adoraient les images mettant en valeur les muscles de ce grand corps. Que dire des fois où il portait un short moulant en se livrant à ses exercices ? « BAM. JE SUIS ENCEINTE », avait écrit une de ses groupies la semaine dernière quand j'avais posté une photo d'Aiden faisant ses squats. J'avais failli en recracher mon verre d'eau sur l'écran.

Sa boîte de réception débordait littéralement, après ce genre de publication. Je donnais aux fans ce qu'ils voulaient voir, et Aiden se laissait faire. Par chance pour lui, au cours de mes études, j'avais suivi un cours de photographie dans l'espoir d'obtenir quelques missions de reportage de photos de mariage.

Le pneu géant commençait à se renverser. La sueur coulait sur le visage d'Aiden, tordu par l'effort, ruiselant sur l'épaisse cicatrice qui se perdait dans son début de barbe. J'avais entendu des gens parler de cette cicatrice. Ils croyaient qu'Aiden se l'était faite un soir de beuverie, pendant ses études. Je savais qu'il n'en était rien.

Aiden grimaçait tandis que le coach l'encourageait. Je pris de nouveaux clichés en m'efforçant de réprimer un bâillement.

— Salut, toi, murmura soudain une voix derrière moi, un peu trop près de mon oreille.

Je me figeai. Inutile de me retourner pour savoir de qui il s'agissait. Il n'y avait qu'une personne dans l'entourage d'Aiden qui me mettait ainsi en alerte.

Normalement, c'est une des dernières fois que tu le vois, me dis-je en résistant à l'envie de détalier. Je savais qu'admettre ouvertement l'aversion que ce type

m'inspirait ne ferait qu'empirer la situation, et je ne me voyais pas confier à Aiden que son coéquipier me fichait les chocottes. Je n'avais même pas dit à Zac, qui était pourtant un bon copain, que Christian Delgado me mettait mal à l'aise, alors je ne risquais pas de le dire à Aiden, qui n'était *pas* un bon copain.

J'arborai un petit sourire forcé, même si je ne m'étais pas encore retournée, et gardai mon appareil photo en place pour poursuivre mon travail.

— Bonjour, Christian. Tu vas bien ?

J'adoptai un ton amical loin d'être spontané et ignorai le physique avantageux de cet homme qui s'était fait suspendre de plusieurs matchs, la saison dernière, pour s'être battu dans une boîte de nuit. J'estimais que l'incident en disait long sur lui. Qui pouvait faire une chose aussi bête ? Il gagnait des millions chaque année. Seul un abruti pouvait mettre en péril une situation pareille.

— Oui, maintenant que tu es là, susurra Christian-le-flippant.

Je réprimai un soupir agacé.

— Tu prends des photos de Graves ? demanda-t-il en s'asseyant par terre près de moi.

Je portai l'objectif à mon œil, espérant qu'il comprenne que j'étais trop occupée pour discuter.

— Ouaip.

Qui ou quoi d'autre pouvais-je être en train de photographier ? Je pris quelques clichés de plus tandis qu'Aiden parvenait à retourner de nouveau l'énorme pneu et reprenait sa position accroupie pour recommencer à le soulever.

— Comment tu vas ? lança Christian. Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue.

— Bien.

Ma réponse on ne peut plus laconique frisait-elle l'insolence ? Probablement, mais je n'avais pas l'énergie d'être plus cordiale, après ce qu'il m'avait fait.

Je sentis sa chaleur irradier jusqu'à mon épaule.

— Graves s'est remis sur pied à grande vitesse, dis donc, fit-il remarquer.

Dans l'objectif, je vis qu'Aiden regardait maintenant dans ma direction. J'hésitai entre lui faire signe et me lever, mais il me coiffa au poteau en lançant :

— Vous pouvez partir, maintenant.

« Vous pouvez... ? »

Je baissai l'appareil et le dévisageai en remontant mes lunettes sur mon nez. J'avais dû mal entendre. Il perçut mon étonnement et répéta clairement, sans sourciller :

— J'ai dit : vous pouvez partir, maintenant.

Je le fixai, bouche bée. Mon cœur se serra dans ma poitrine. Mon souffle se fit plus court.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

« La meilleure défense, c'est la gentillesse », me disait toujours la mère de Diana quand je me plaignais des mauvais traitements que m'infligeaient mes sœurs. Je n'avais pas vraiment suivi son conseil avec ma famille, mais j'en avais saisi la portée plus tard, une fois confrontée à l'attitude des autres. Sourire à celui qui vous malmenait le déstabilisait souvent beaucoup plus que de se montrer agressif. Dans certains cas, toutefois, les gens pouvaient se demander si vous n'aviez pas un petit pet au casque – mais ça, c'était un risque que j'assumais.

À cet instant, cependant, j'avais un mal de chien à ne pas envoyer promener Aiden de façon propre et nette. C'était une chose qu'il m'ignore quand je plaisantais, quand je lui disais bonjour ou au revoir... mais se

conduire ainsi devant d'autres personnes ? Il avait beau ne pas être un modèle de politesse, son attitude restait globalement correcte, surtout quand nous étions en public, chose assez rare. Mais là...

Un, deux, trois, quatre, cinq. C'était bon.

Je haussai les sourcils et lui adressai un grand sourire comme si tout allait bien alors que je bouillonnais intérieurement.

J'hésitais entre partir aussi vite que possible et prendre deux ou trois photos supplémentaires, car il était hors de question qu'Aiden croie me soumettre à ses caprices en me parlant de la sorte. Je pouvais supporter qu'il n'accorde que peu d'attention à ma personne, mais pas qu'il m'humilie en public.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

C'était bon. Je rangeai l'appareil photo dans l'étui, puis dans mon sac, tout en me demandant quel plat je pourrais lui préparer pour lui filer une bonne diarrhée...

— Il a un problème ou il est toujours comme ça ? demanda Christian.

Sa voix me tira de mes pensées. Je haussai une épaule, ne souhaitant pas tout déballer à un quasi-inconnu.

— C'est un bon patron, dis-je d'un ton forcé en me levant. Je ne le prends pas personnellement.

Habituellement.

— Il faut que j'y aille, de toute façon. Salut, dis-je en passant la bandoulière de mon sac à mon épaule et en embarquant le sac Thermos avec le repas d'Aiden au passage.

— À *très vite*, j'espère, répondit Christian d'un ton mielleux.

J'acquiesçai puis vis qu'Aiden, un genou à terre, me fixait.